

nouillais devant le tabernacle illuminé, au-dessus duquel était placé l'ostensoir ! Mais le peuple (même aux jours de fête), remplissait seul l'église, et il m'était bien rarement arrivé d'y rencontrer une seule personne appartenant à une classe plus élevée.

Ce qui me frappa donc surtout à Paris, ce fut l'aspect, absolument différent de celui-là, que présentait à cet égard les églises. J'en fus d'abord plus surprise qu'édifiée ; car, si en Sicile j'avais souvent remarqué l'absence des riches, ici je fus frappé de celle des pauvres. Je cherchais des yeux ce peuple en haillons dont la ferveur avait si souvent redoublé la mienne, et je n'aimais pas à me trouver séparé de lui. Mais, à vrai dire, cette séparation existe encore davantage là où prévaut l'habitude des chapelles particulières. L'égalité chrétienne appelle au pied du même autel les grands et les riches, non moins que les petits et les pauvres. Si *tus* ne s'y rencontrent pas, il ne faut, ni en Italie ni en France, en accuser ceux qui, par leur présence à l'église, préchent l'exemple aux absents qu'ils sollicitent.

Pour en revenir à ce dimanche matin, je m'agenouillai pour entendre la messe avec moins de distraction qu'à l'ordinaire. J'étais il est vrai, plutôt triste que fervente en ce moment ; cependant je priai mieux que je ne l'avais fait depuis longtemps, et, lorsque je quittai l'église tardivement et à regret, ce fond de l'âme qui résonne comme une lyre sous la main de Dieu venait de recevoir une touche légère, et pour la première fois depuis longtemps j'avais senti vibrer l'une de ces cordes profondes qui ne peuvent s'émouvoir sans faire tressaillir toutes les autres.

En approchant de la porte de l'église, j'aperçus, à genoux sur une chaise, une jeune fille dont la figure ne me sembla pas tout à fait inconnue. Elle tenait une bourse à la main et quêtait pour des orphelins. J'y mis mon offrande et je reçus d'elle, en retour, un gracieux remerciement ; puis, lorsque j'eus passé, je l'entendis murmurer mon nom à une femme d'un aspect noble et distingué, placée près d'elle (sa mère, sans doute,) qui, les yeux baissés sur son livre, ne m'avait pas remarquée. Chemin faisant je me rappelai que j'avais rencontré deux ou trois fois cette jolie personne dans le monde ; mais j'ignorais son nom, tandis que je voyais avec quelque surprise qu'elle savait le mien. Cela arrive souvent, au reste, aux étrangères qui, étant un point de mire, sont désignées à tout le monde tandis qu'elles-mêmes ne connaissent qu'un petit nombre de ceux qu'elles rencontrent. Mais je n'eus ni le temps de m'appesantir sur cette fugitive rencontre, ni celui de jouir en paix de l'impression que je rapportais de l'église ; les premières paroles de Lorenzo me ramenèrent promptement aux préoccupations de la journée.

— Vous êtes en retard, Ginevra, dit-il ; il est onze heures et demie. Le déjeuner vous attend, et je suis pressé.

Nous nous mîmes à table en silence. — Mais vous-même, continua-t-il, vous aurez à peine le temps de faire votre toilette. Avez-vous oublié que nous allons aux courses, et que Lando sera ici avant une heure pour nous y conduire ?

Oui, je l'avais oublié, et maintenant je n'éprouvais que le plus violent désir de me soustraire à cet engagement. J'avais besoin d'un jour de paix, de repos, de silence ; j'avais besoin de savourer un peu à mon aise cette bouffée d'air pur et bienfaisant qui venait de passer sur moi. Ne pouvais-je obtenir quelques heures pour en jouir ! Fallait-il à l'instant en aller respirer un autre, et quel autre ?

Voyant que je me taisais et que j'avais l'air pensif.

— Voyons, Ginevra, qu'y a-t-il ? me dit-il d'un ton un peu impatient. Qu'avez-vous encore à me dire ou à me demander ?

Je lui répondis sans détour : — J'ai à vous dire, Lorenzo, que les courses m'ennuient à mourir, et à vous demander la grâce de n'y point aller avec vous.

Il se dérida sur le champ.

— N'est-ce que cela ? dit-il. A cet égard, vous êtes absolument maîtresse de faire ce qui vous conviendra. Soyez persuadée, poursuivit-il en riant, que je ne vous contrarierai jamais que dans les grandes occasions. Mais que ferez-vous de votre après-midi, si vous ne venez pas aux courses ?

— Je ferai comme tout le monde en France : j'irai aux vèpres.

Son rire devint horriblement moqueur.

— Comme tout le monde, dites-vous ? où avez-vous pris cela, de grâce ? Vous seriez fort habile, en vérité, si seulement vous aviez découvert le nombre de ceux qui, à Paris, vont à la messe !

Lorsqu'il prononça ce mot, je le regardai. Il me comprit bien vite et eut l'air mécontent.

— Voyons, Ginevra, dit-il avec humeur, allez-vous exiger maintenant que je sois toujours à vos côtés ?

— En aucune façon, Lorenzo, vous la savez bien.

— Mais vous m'en voulez cependant de vous avoir laissée aller ce matin à l'église sans moi.

J'hésitai un instant.

— Sans doute, lui dis-je enfin avec une légère émotion. Là, plus encore qu'ailleurs, j'aime à être près de vous. Mais mieux vaudrait pour vous, cependant, y aller toujours sans moi que de jamais y venir *uniquement* pour moi.

Cette réponse augmenta son mécontentement, et, d'un ton qu'il prenait pour la première fois, il me dit :

— C'est que, malheureusement, ma chère petite, si je n'y allais pas pour mon compte, je pourrais fort bien n'y point aller du tout.

Les larmes me vinrent aux yeux, et je ressentis au cœur la douleur la plus poignante que j'eusse jamais éprouvée.

O mon Dieu, je vous aimais et ne déjà même alors, puisque la seule pensée qu'on pût ne point vous aimer me causait une telle souffrance !

Le regard, la voix, l'attitude toute entière de Lorenzo venaient me dévoiler non-seulement l'indifférence profonde, mais l'incrédulité réelle qui était en lui.

Je ne l'avais point démentie jusque-là, parce que je n'avais aucune expérience en ce genre. Je savais qu'il pouvait arriver de violer la loi de Dieu, non que l'on pût la nier. Je comprenais la tiédeur et la négligence, je les avais vues à d'autres comme à lui ; mais je n'avais jamais rencontré l'ignorance du devoir et l'absence du repentir. Cette froide négation de tout amour pour Dieu, de toute croyance en lui, Lorenzo ne l'avait pas sans doute formulée, cependant il venait de la trahir, et plus qu'il ne l'aurait voulu peut-être. A travers les bizarreries de mon caractère et les défauts de mon âge, il avait eu lieu de reconnaître en moi une foi vive et profonde qu'il ne fallait pas blesser si l'on voulait me plaire, et, sans avoir été hypocrite jusque-là, il avait été circonspéct.

Il vit l'effet qu'il venait de produire, et il le regretta, car je ne lui étais pas encore indifférente ; il comprit néanmoins qu'il ne pouvait pas le réparer sur le champ, et il se contenta en ce moment de chercher à m'en distraire en changeant de discours, et de mon côté je compris aussi qu'il valait mieux parler d'autre chose. Cette prudence était fort peu conforme à mon caractère, mais je commençais à comprendre le sien. Ses injonctions de la veille au soir étaient, d'ailleurs, trop récentes encore pour être oubliées.

La conversation ne fut pas longue, car Lando, fidèle au rendez-vous, parut à midi et demi, la figure épanouie, une fleur à la boutonnière, et à la main un énorme bouquet de violettes qui m'était destiné.

— Comment ! s'écria-t-il, lorsqu'il eut appris mes intentions pour la matinée. C'est impossible !..... Ne pas venir aux courses aujourd'hui ?..... Mais cela ne se peut pas..... Rester chez vous quand il fait le plus beau temps du monde..... cela ne s'est jamais vu ! Me priver du plaisir de vous conduire dans ma calèche et de faire envie à tout le monde !..... c'est le plus méchant caprice qui ait jamais traversé la tête d'une femme. C'est une vraie cruauté ! c'est.....

Ici, Lorenzo ayant quitté la chambre un instant pour aller chercher son chapeau, Lando s'interrompit tout d'un coup, et il me dit d'un autre ton :

— Bien sérieusement, cousine, vous auriez mieux fait de venir.

Que voulait-il dire ? Je demeurai incertaine et troublée. Mais Lorenzo reparut sur le champ, et je n'eus plus le temps de réfléchir.

Au moment où tous deux se disposaient à quitter la chambre, mon mari s'approcha de moi et me prit la main, et il me regarda avec une expression qu'avaient parfois ses yeux et qui dissipait comme par enchantement les nuages trop souvent déjà soulevés entre nous. Il me caressa ensuite légèrement la joue avec le gant qu'il tenait à la main, et me dit tout bas en souriant :

— Allons, ma Ginevra, ne m'en veux pas et laisse-moi revoir ton sourire.

Puis se retournant vers Lando :

— Il n'est pas encore une heure, lui dit-il. Partons, et avant d'aller au bois de Boulogne, arrêtons-nous à la Madeleine.

Son regard, plus que ses paroles, dissipa un peu le malaise que je venais d'éprouver ; mais mille idées diverses me traversaient l'esprit, et lorsqu'ils furent partis, je demeurai pensive, appuyée sur la balustrade de notre balcon, les suivant des yeux jusqu'au bout de la rue, me demandant ce que Lando avait voulu dire et si effectivement j'avais eu tort de ne point

les accompagner. Le temps était magnifique en ce moment : la pureté du ciel, ainsi que la verdure des arbres des Tuileries, attiraient mes yeux plus encore que l'aspect animé de la rue et du jardin où se coudoyait déjà cette foule parée, animée, joyeuse, qui, à Paris, donne à chaque belle journée d'été l'air d'un jour de fête. Pour moi, je demeurais absorbée dans mes réflexions, et je regardais sans voir.

Je sentais vaguement que parmi tous les dangers qui, dans ce monde nouveau où j'étais transportée, semblaient m'environner, il en était deux redoutables entre tous. Le premier, le plus grand, m'eût brisé le cœur ; celui-là, je n'osais pas, je ne voulais pas l'envisager. Le second pourrait bien menacer notre fortune, diminuer nos richesses, que sais-je !..... nous ruiner peut-être. Cela au si était un danger, mais bien moindre que l'autre à mes yeux, tandis que pour Lando, tel que je le connaissais, ce devait être tout le contraire. Après y avoir bien réfléchi, je conclus donc qu'il s'agissait, pour ce jour-là, de quelque inquiétude du genre de celle qu'il m'avait manifestée la veille, et je la mis de côté pour me demander, avec un sentiment beaucoup plus profondément troublé, si je lisais véritablement dans l'âme de Lorenzo lorsqu'il me regardait comme il venait de le faire en me quittant, ou bien s'il se livrait à un jeu et me trompait à dessein.

Ces lueurs qui traversaient son regard comme une clarté d'en haut m'inspiraient en lui parfois une confiance égale à ma tendresse. Je venais encore d'en éprouver l'effet. Elles étaient toutefois si fugitives qu'elles ressemblaient plutôt au reflet d'un souvenir lointain qu'à l'expression d'un sentiment présent et réel ; tandis que le rire moqueur et l'accent des paroles qui, aujourd'hui pour la première fois, l'avaient accompagné, hélas ! c'était bien lui aussi. Je n'en pouvais pas douter, et cette contradiction m'effrayait..... Il me semblait voir deux hommes en lui, et ma tête se fatiguait à chercher lequel des deux était le véritable. Cette question, je devais me la faire bien souvent et en attendre longtemps en vain la réponse, ignorée en ce moment de lui-même autant que de moi !

J'avais quitté la fenêtre, et, enfoncée dans un fauteuil, j'avais laissé le temps s'écouler sans ouvrir le livre que je tenais à la main et s'en m'apercevoir que le ciel, si radieux tout à l'heure, s'était peu à peu assombri. Il n'était pas assez menaçant, toutefois, pour m'empêcher de me rendre à pied aux vèpres, dont l'heure, moins tardive à Saint-Roch qu'ailleurs, était presque venue. Je me mis donc en marche sans retard, en donnant ordre que ma voiture vint m'attendre à la porte de l'église.

Mes bonnes impressions du matin, suivies du surcroît d'anxiété et de tristesse que j'avais éprouvées depuis, me débarrassaient peu à peu de ces vapeurs plus ou moins malsaines qui sont la suite habituelle d'une longue dissipation. J'étais dans cette disposition où l'on parvient à se recueillir sans effort et où, pour ainsi dire, l'âme se précipite dans le seul refuge où elle sait qu'elle trouvera le repos..... Qui ne l'a éprouvé, ce repos étrange et mystérieux de la prière, même inarticulée et muette ?..... Qui n'a déposé ainsi, au moins pour un instant, toutes ses peines, toutes ses craintes et toutes ses souffrances, et qui n'en a ensuite repris le fardeau avec des forces nouvelles qui semblent en alléger le poids ?

J'avais peu souffert alors, en comparaison de ce que me réservait encore la vie ; mais, à la longue, on apprend à souffrir, et dans cette science, comme dans toute autre, ce sont les débuts qu'on trouve les plus rudes. Un terrible orage avait, il est vrai, assailli la première fleur de ma jeunesse, et le ciel de ma seizième année avait été triste et sombre ; mais le soleil et le prin-

temps étaient revenus, et, à l'âge où d'autres entrent à peine dans la vie, j'en étais déjà à recommencer pour la seconde fois la mienne. Mais cette nouvelle et heureuse vie, je la sentais maintenant menacée de mille manières. L'appréhension, tourment pire que la tristesse, la crainte vague et indéfinie, plus difficile à supporter que les maux qu'elle présage, l'incertitude, le doute, le soupçon, intolérables à ma nature au delà de toute souffrance caractérisée, me tenaient le cœur lourd et oppressé, et j'avais besoin de pleurer autant que de prier.

Je m'agenouillai sur la seule chaise vacante dans l'église, et je demeurai longtemps immobile, la tête dans mes mains, ne sachant comment formuler ma prière et laissant Dieu lire dans mon cœur, de même que, lorsqu'on retrouve un ami dont on a été longtemps séparé, on se tait souvent parce qu'on a trop de choses à lui dire et qu'on ne sait par laquelle commencer. Dans cette attitude j'entendis, pour la première fois de ma vie, le chant des vèpres. Cet office de l'Eglise est, on le sait, beaucoup moins usité dans le midi de l'Italie qu'il ne l'est ailleurs, et j'ai dit quelles avaient été les formes extérieures des habitudes religieuses de mon enfance. Je n'avais donc jamais entendu psalmodier ainsi. Les voix des enfants de chœur étaient belles et justes ; celles qui leur répondaient ne l'étaient pas moins. Un grand nombre de fidèles y joignaient les leurs. Ce quelque chose d'harmonieux, plus monotone que la musique, mais plus musical que la parole, me fit un effet d'apaisement étrange ; je laissai de côté toute pensée de moi-même.

MME. AUGUSTUS CRAVEN.

(A continuer)

O. FRECHETTE,

LIBRAIRE-EDITEUR, CAISSE D'ECONOMIE, RUE ST. JEAN, N. V., QUEBEC.

On trouvera dans la Librairie de M. OVIDE FRECHETTE un choix complet de livres d'Eglise très-élégamment reliés avec agrates et coins imitant parfaitement l'or et l'argent, objets de piété en général. Fantaisies pour étageres, statuettes d'un fini irréprochable, Gravures fines, Chronos Variés, Albums pour Photographies, Fournitures de Bureaux, Papeterie fine, Boîtes de Mathématiques de Couleurs, Plumes et Porte-Plumes d'ivoire, etc., etc., etc. Mr. O. FRECHETTE tient aussi les livres Classiques, la Littérature des meilleurs Auteurs Français et Anglais. Les amateurs du beau, sont instamment priés de venir visiter cet établissement. 5-40-52-4

Acte Concernant la Faillite 1869 ET SES AMENDEMENTS.

DANS L'AFFAIRE DE J. H. CHAPRON, DU VILLAGE DE ST. HENRI, PROVINCE DE QUEBEC, HOTELIER ET NEGOCIANT.

FALLI. Je, soussigné, HUBERT B. LEFEBVRE, de la Cité de Montréal, ai été nommé syndic de cette affaire.

Les Créanciers sont requis de me présenter leurs réclamations d'ici à un mois, et par ces présentes n'ont pas à se réunir dans le bureau de WHYTE, KERR & LEFEBVRE, Bâtime de la Bourse, Rue St. Sacrement, en la Cité de Montréal.

JEUDI, LE 1ER JOUR D'AVRIL PROCHAIN, à ONZE HEURES de l'avant-midi, pour l'examen du tailli et l'arrangement des affaires de la succession en général.

H. B. LEFEBVRE, Syndic 6-10-2-92

ACTE DE FAILLITE DE 1869.

CANADA PROVINCE DE QUEBEC } DANS LA District et Cité de } COUR SUPERIEURE. Montréal.

DANS L'AFFAIRE DE GEORGE E. DESBARATS, FALLI. MARDI, le sixième jour d'Avril prochain, le soussigné demandera à la dite cour une décharge en vertu du dit acte. Montréal, 27 février 1875. GEORGE E. DESBARATS.

LA COMPAGNIE D'ASSURANCE ROYALE CANADIENNE

CONTRE LE FEU ET LES ACCIDENTS DE LA MER. CAPITAL SOUSCRIT. - - \$4,000,000.00 Comptant près de 2000 Actionnaires.

Les Fonds destinés au plement des Réclamations, excèdent Sept Cent Mille Dollars. Cette Compagnie est prête à accepter toutes espèces de Risques contre le Feu à des taux modérés. Tous les Réclamations seront payées immédiatement après que la perte sera établie.

BRANCHE DE LA MARINE. Cette Compagnie est prête à émettre des polices sur les Navires de Navigation Intérieure, et sur la cargaison portée par les voiliers et les vapeurs de navigation intérieure à des taux aussi avantageux que toute autre Compagnie de première classe. Des Polices à découvert pour des risques de navigation intérieure sont émises à des Taux Spéciaux. Les Pertes sont évaluées en équité et promptement payées au Bureau principal.

DIRECTEURS :—HON. JOHN YOUNG, Président. J. F. SINCENNES, Vice-Président. ANDREW ROBERTSON. J. R. THIBAudeau, L. A. BOYER, M. P. JOHN OSTELL, W. F. KAY, M. C. MULLARKY, ANDREW WILSON, Secrétaire-Trésorier, ARTHUR GAGNON, Gérant Général, ALFRED PERRY, Gérant de la Branche Marine, CHAS. G. FORTIER.

BANQUIERS :—BANQUE DE MONTREAL BANQUE DU PEUPLE.